

## UNE AIEULE DU ROI EDOUARD VII

*Eléonore d'Olbreuze, duchesse de Brunswick, Zell.*

Eléonore d'Olbreuze n'est certainement pas une inconnue pour les lecteurs du "Journal de Françoise", qui ont un peu étudié la généalogie Brunswick-Hanovre. Ceux-là savent tous que Georges II qui devint roi d'Angleterre en 1727, et dont les descendants occupent encore le trône à l'heure actuelle, était son propre petit-fils.

Mais bien des calomnies ont été répandues à l'étranger au sujet de la famille à laquelle elle appartenait, et qui, sans valoir certainement la maison de Brunswick, n'était cependant pas aussi indigne de lui être alliée que certains envieux ont bien voulu le dire. Parmi ces envieux que la bonne fortune de Mlle d'Olbreuze lui attira, nous ne craignons pas de nommer en première ligne l'électrice Sophie qui ne cessa jamais de poursuivre sa belle-sœur d'une haineuse jalousie, et sa nièce la duchesse d'Orléans, connue sous le nom de la "Palatine". Cette dernière a laissé un nombre fantastique de lettres ; mais les jugements qu'elle a portés sur ses contemporains sont en général malveillants et inspirés par une grande partialité.

Ainsi, lorsqu'elle veut faire croire que Mlle d'Olbreuze était d'une si basse extraction qu'elle était digne d'épouser tout au plus "Colin, premier valet de chambre de monsieur"; elle accredit là une fable qui ne mérite aucune créance et dont il n'est pas difficile de démontrer la fausseté.

Sans parler ici du témoignage d'un consciencieux généalogiste allemand, Mr. de Greiffeucrauz, contemporain de la duchesse de Zell, et qui la fait descendre de Charlemagne, par les femmes ; il est certain que du côté paternel elle descendait d'une très ancienne et puissante famille de la province de Poitou, que de très belles alliances avaient encore rehaussée. Elle était fille d'Alexandre Desmier, chevalier, seigneur d'Olbreuze. Sa mère, Jacqueline Poussard de Vandré, était très proche parente des Poussard du Vigean qui occupaient alors à la cour de France de très hauts emplois ; et, pour quicon-

que a lu l'histoire de l'hôtel de Rambouillet, ce nom ne peut manquer d'évoquer le souvenir de la touchante idylle qu'ébauchèrent ensemble le duc d'Enghien, plus tard le Grand Condé, et la charmante Marthe du Vigean. Le jeune prince ayant été forcé par son père d'épouser la nièce du Cardinal de Richelieu, Claire Clémence de Maillé Brézé, Mlle du Vigean, brisée de cet abandon, entra au couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques, à Paris.

De bonne heure, Eléonore d'Olbreuze avait perdu sa mère. Elle fut élevée dans la religion protestante qui était celle de sa famille paternelle, et passa son enfance au milieu des siens dans le vieux manoir d'Olbreuze qu'ils habitaient en Poitou. Dès son jeune âge, elle promettait d'être fort jolie, et elle devint en grandissant une très belle personne qui ne passait nulle part inaperçue.

La princesse de Tarente, entendant parler d'elle manifesta le désir de la voir. Immédiatement séduite par ses manières, sa grande beauté et son esprit, elle voulut se l'attacher en qualité de demoiselle d'honneur, et ses parents ne firent aucune difficulté pour accepter la flatteuse proposition qu'elle leur fit de se charger de la jeune fille.

A mesure qu'elle la connaissait, la princesse l'apprécia davantage, et à la cour de France où elle l'emmena à sa suite, la grande beauté de Mlle d'Olbreuze fut extrêmement admirée. Cependant le séjour qu'elle y fit ne fut pas de longue durée.

Les Tarente professaient la religion protestante qui était alors à Versailles un obstacle insurmontable aux faveurs que par leur naissance ils étaient en droit d'obtenir. Ils se rendirent vite compte que de ce côté ils n'avaient rien à espérer, et prirent le parti de s'expatrier pour se rendre en Hollande. Là, les états généraux accordèrent au prince de hautes fonctions militaires.

Eléonore n'hésita pas à suivre sa protectrice à l'étranger, sans se douter qu'elle quittait ainsi la France

pour toujours. Ce fut en effet à la cour du landgrave de Hesse, où elle accompagnait la princesse de Tarente, qu'elle fut remarquée par le prince Georges Guillaume de Brunswick qui se trouvait alors à Cassel avec un de ses frères.

Ici se place un petit retour en arrière, nécessaire à l'intelligence de ce qui va suivre.

A ce moment là, les Etats de Hanovre étaient partagés entre les quatre fils qu'avait laissés le duc Georges : le prince Christian-Louis qui mourut peu après ; le duc Georges-Guillaume qui nous occupera plus particulièrement ; le prince Jean-Frédéric qui se convertit au catholicisme en Italie, et n'eut qu'un rôle très effacé ; enfin le prince Ernest-Auguste, titulaire de l'évêché d'Osnabrück duc de Hanovre.

Il n'est pas besoin de faire l'histoire de cette célèbre maison de Brunswick à laquelle appartenait le duc Georges-Guillaume. Personne n'ignore qu'il descendait des illustres princes Guelfes, et que des revers successifs avaient seuls pu abattre à la longue l'importance de cette maison qui avait été si puissante. Quelques années auparavant, le duc Georges-Guillaume avait dû épouser la princesse Sophie, fille de Frédéric V, électeur palatin, roi détrôné de Bohême ; et d'Elisabeth Stuart, petite-fille de Jacques Ier Stuart, roi d'Angleterre. Mais au bout de quelques mois, ce prince inconstant et volage oublia ses promesses et, croyant ainsi réparer sa légèreté, il proposa à son plus jeune frère, le prince Ernest Auguste d'épouser sa fiancée.

La princesse était charmante et l'une des personnes les plus accomplies de son temps. Tous deux acceptèrent. Alors, d'un élan irréflectif, emporté par son désir d'effacer sa faute et sa grande affection pour son frère, Georges Guillaume lui assura une pension considérable, promit de ne jamais se marier, et garantit formellement à ses neveux la succession de ses Etats.

Ayant ainsi calmé ses remords, il continua de vivre gaiement et resta très lié avec sa belle-sœur et son frère. Le moment approchait cependant où il allait regretter et sa folle jeunesse, et les imprudents engagements qu'il avait contractés.

La duchesse Sophie, connaissant le